

## EPREUVE DE CULTURE GENERALE ET EXPRESSION

Durée : heures

### I/ SYNTHESE DE DOCUMENTS :

Vous ferez de ces quatre documents traitant de **la lenteur**, une synthèse concise, ordonnée et objective.

#### Documents joints :

**Document 1** : Alfred DE VIGNY, « *La Maison du berger* », in « *Les Destinées* », 1864.

**Document 2** : Milan KUNDERA, « *La Lenteur* », Ed.Gallimard, 1995.

**Document 3** : Carl HONORE, entretien accordé à *l'Expressmag*, le 15 septembre 2005, « *Retrouver sa tortue intérieure* », mis en ligne sur RTL, [www.rtl.fr](http://www.rtl.fr), réalisé et retranscrit par la journaliste Lydia Bacrie.

**Document 4** : « *Paresseuse* », chanson écrite et interprétée par Bruno Nicolini, alias BENABAR, extraite de l'album « *Les Risques du métier* », sorti chez Universal Music en 2004.

### II/ ECRITURE PERSONNELLE :

*Pensez-vous que dans le monde capitaliste, préoccupé par la productivité, l'efficacité et la rentabilité, la lenteur peut encore, et légitimement, trouver sa place et être perçue comme une qualité ?*

Vous répondrez à cette question de manière ordonnée et argumentée, en vous appuyant sur les éléments du corpus et vos connaissances personnelles.

## DOCUMENT 1

### La Maison du berger

Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante  
Sur le fer des chemins qui traversent les monts,  
Qu'un Ange soit debout sur sa forge bruyante,  
Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts  
Et, de ses dents de feu dévorant ses chaudières,  
Transperce les cités et saute les rivières,  
Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds!  
[...]

Sur ce taureau de fer qui fume, souffle et beugle,  
L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor  
Quels orages en lui porte ce rude aveugle,  
Et le gai voyageur lui livre son trésor,  
Son vieux père et ses fils, il les jette en otage  
Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage,  
Qui les rejette en cendre aux pieds du dieu de l'or.

Mais il faut triompher du temps et de l'espace,  
Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.  
L'or pleut sous les charbons de la vapeur qui passe,  
Le moment et le but sont l'univers pour nous.  
Tous se sont dit: « Allons! » mais aucun n'est le maître  
Du dragon mugissant qu'un savant a fait naître;  
Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous.  
[...]

Évitons ces chemins. – Leur voyage est sans grâces,  
Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,  
Que la flèche lancée à travers les espaces  
Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air,  
Ainsi jetée au loin, l'humaine créature  
Ne respire et ne voit, dans toute la nature,  
Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

On n'entendra jamais piaffer sur une route  
Le pied vif du cheval sur les pavés en feu:  
Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,

Le rire du passant, les retards de l'essieu,  
Les détours imprévus des pentes variées,  
Un ami rencontré, les heures oubliées,  
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

La distance et le temps sont vaincus. La science  
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.  
Le Monde est rétréci par notre expérience,  
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.  
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne,  
Immobile au seul rang que le départ assigne,  
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Jamais la Rêverie amoureuse et paisible  
N'y verra sans horreur son pied blanc attaché;  
Car il faut que ses yeux sur chaque objet visible  
Versent un long regard, comme un fleuve épanché,  
Qu'elle interroge tout avec inquiétude,  
Et, des secrets divins se faisant une étude,  
Marche, s'arrête et marche avec le col penché.

Alfred de Vigny, *Les Destinées*, 1864.

■ Document 2 : Milan KUNDERA, *La Lenteur* (1995)

*Milan Kundera est né en Tchécoslovaquie. La Lenteur est son premier roman écrit en français, après de nombreuses publications dans sa langue natale. Il vit aujourd'hui en France. Dans La Lenteur, Kundera regrette la fascination pour la vitesse au détriment de la lenteur, porteuse de valeurs.*

L'envie nous a pris de passer la soirée et la nuit dans un château. Beaucoup, en France, sont devenus des hôtels : un carré de verdure perdu dans une étendue de laideur sans verdure ; un petit morceau d'allées, d'arbres, d'oiseaux au milieu d'un immense filet de routes. Je conduis et, dans le rétroviseur, j'observe une voiture derrière moi. La petite lumière à gauche clignote et toute la voiture émet des ondes d'impatience. Le chauffeur attend l'occasion pour me doubler ; il guette ce moment comme un rapace guette un moineau.

Véra, ma femme, me dit : « Toutes les cinquante minutes un homme meurt sur les routes de France. Regarde-les, tous ces fous qui roulent autour de nous. Ce sont les mêmes qui savent être si extraordinairement prudents quand on dévalise sous leurs yeux une vieille femme dans la rue. Comment se fait-il qu'ils n'aient pas peur quand ils sont au volant ? »

Que répondre ? Peut-être ceci : l'homme penché sur sa motocyclette ne peut se concentrer que sur la seconde présente de son vol ; il s'accroche à un fragment de temps coupé et du passé et de l'avenir ; il est arraché à la continuité du temps ; il est en dehors du temps ; autrement dit, il est dans un état d'extase ; dans cet état, il ne sait rien de son âge, rien de sa femme, rien de ses enfants, rien de ses soucis et, partant, il n'a pas peur, car la source de la peur est dans l'avenir, et qui est libéré de l'avenir n'a rien à craindre.

La vitesse est la forme d'extase dont la révolution technique a fait cadeau à l'homme. Contrairement au motocycliste, le coureur à pieds est toujours présent dans son corps, obligé sans cesse de penser à ses ampoules, à son essoufflement ; quand il court il sent son poids, son âge, conscient plus que jamais de lui-même et du temps de sa vie. Tout change quand l'homme délègue la faculté de vitesse à une machine : dès lors, son propre corps se trouve hors du jeu et il s'adonne à une vitesse qui est incorporelle, immatérielle, vitesse pure, vitesse en elle-même, vitesse extase.

[...]

Pourquoi le plaisir de la lenteur a-t-il disparu ? Ah, où sont-ils, les flâneurs d'antan ? Où sont-ils, ces héros fainéants des chansons populaires, ces vagabonds qui traînent d'un moulin à l'autre et dorment à la belle étoile ? Ont-ils disparu avec les chemins champêtres, avec les prairies et les clairières, avec la nature ? Un proverbe tchèque définit leur douce

oisiveté par une métaphore : ils contemplent les fenêtres du bon Dieu. Celui qui contemple les fenêtres du bon Dieu ne s'ennuie pas ; il est heureux. Dans notre monde, l'oisiveté s'est transformée en désœuvrement, ce qui est tout autre chose : le désœuvré est frustré, s'ennuie, est à la recherche constante du mouvement qui lui manque.

Je regarde dans le rétroviseur : toujours la même voiture qui ne peut me doubler à cause de la circulation en sens inverse. À côté du chauffeur est assise une femme ; pourquoi l'homme ne lui raconte-t-il pas quelque chose de drôle ? Pourquoi ne pose-t-il pas la paume sur son genou ? Au lieu de cela il maudit l'automobiliste qui, devant lui, ne roule pas assez vite, et la femme ne pense pas non plus à toucher le chauffeur de la main, elle conduit mentalement avec lui et me maudit elle aussi.

## DOCUMENT 3

### ENTRETIEN

DOCUMENT

**CARL HONORÉ**, entretien accordé à *L'Expressmag* (15-09-2005), « Retrouver sa tortue intérieure ». Mis en ligne sur RTL, [www.rtl.fr](http://www.rtl.fr)

*Le journaliste canadien C. Honoré est l'auteur d'un Éloge de la lenteur<sup>1</sup>. À l'occasion de la sortie de cet ouvrage, il répond aux questions de Lydia Bacrie, de L'Expressmag.*

1. Ouvrage publié aux éditions Marabout, en 2005.

L. B. – De votre propre aveu, vous avez longtemps été un « accro de la vitesse », et vous voici devenu le nouvel apôtre de la lenteur. Pourquoi un tel revirement ?

C. H. – Une révélation ! Il y a quatre ans, j'attendais un avion à l'aéroport de Rome en lisant un journal, quand mes yeux sont tombés sur un article qui vantait les mérites des contes pour enfants présentés en version condensée. Imaginez Hans Christian Andersen<sup>2</sup> passé au crible du management ! À l'époque, j'étais sans cesse débordé et je me battais chaque soir avec mon fils de deux ans, qui me réclamait des histoires toujours plus longues alors que je ne pensais qu'à finir ce qui me restait à faire : lire mes mails, terminer un article... Je le confesse, l'idée d'écourter ce moment m'a d'abord enchanté. Je me demandais même dans quels délais Amazon<sup>3</sup> allait m'expédier le volume quand, tout à coup, j'ai pris conscience de l'ineptie de la situation.

L. B. – Ce fut le déclic ?

C. H. – Absolument. Je me suis demandé si je n'étais pas en train de devenir fou ! Et, dans l'avion, je commençais déjà à me poser les questions qui sont aujourd'hui au cœur de mon livre : pourquoi sommes-nous si pressés ? Comment guérir de cette obsession du temps ? Est-ce possible, et seulement désirable, d'aller moins vite ?

L. B. – Selon vous, nous sommes tous contaminés...

C. H. – En Occident, personne, ou presque, n'échappe au virus. Je suis journaliste, je voyage souvent et j'écoute beaucoup les gens : tous se plaignent de manquer de temps. Sans doute parce que nous vivons dans une culture de consommation et que nous brûlons d'accumuler autant de biens et d'expériences

2. Auteur (1805-1875) de contes pour enfants, parmi lesquels *La Petite Sirène*.

3. Site Internet de vente de livres.

## DOCUMENT 3 → suite -

30 que possible. Nous voulons faire une carrière honorable, nous occuper de nos enfants, sortir avec nos amis, pratiquer un sport, aller au cinéma, jouir d'une vie sexuelle harmonieuse... Il en résulte un constant décalage entre ce que nous attendons de la vie et ce que nous en obtenons, lequel nourrit le sentiment  
35 que nous n'avons jamais assez de temps. Du coup, la tentation d'aller plus vite, de courir contre la montre devient irrésistible. Nous sommes devenus des drogués de l'activité. Selon une étude menée en 2003 auprès de 5 000 travailleurs britanniques, 60 % des personnes interrogées déclaraient ne pas  
40 envisager de prendre toutes leurs vacances. Et savez-vous qu'en moyenne les Américains délaissent chaque année un cinquième de leurs congés ?

L. B. – Mais il y a aussi une jubilation à vivre vite...

C. H. – Dans une nouvelle baptisée *La Lenteur*, Milan  
45 Kundera<sup>4</sup> parle de la vitesse comme d'une extase. Bien sûr, la rapidité est très stimulante, très excitante. Comprenons-nous, ce livre n'est pas une déclaration de guerre à la vitesse. Le problème est que notre amour de la vitesse, notre obsession d'en faire toujours plus en moins de temps a passé les bornes.  
50 Elle s'est transformée en dépendance. Nous ne savons plus lever le pied, changer de rythme. Aujourd'hui, nous privilégions la quantité au détriment de la qualité.

L. B. – Quelle est la solution ?

C. H. – Il s'agit de trouver un meilleur équilibre entre  
55 activité et repos, travail et temps libre. Chercher à vivre ce que les musiciens appellent tempo giusto, la bonne cadence, en allant vite lorsque notre activité l'exige et en se ménageant des pauses dès qu'on le peut. Cette philosophie, très simple, est en train de gagner du terrain un peu partout dans le monde.

60 Sur le plan individuel, les gens sont de plus en plus nombreux à réfléchir sur leur rapport au temps et son impact sur leur qualité de vie. Sur le plan collectif, de multiples initiatives voient le jour via les municipalités, les associations. [...]

## DOCUMENT 4

### ■ Bénabar, *Les Risques du métier*, « Paresseuse » (2004)

Né Bruno Nicolini en 1969, Bénabar a obtenu le prix du meilleur album de chansons aux Victoires de la musique en 2004, pour son opus *Les Risques du métier*. Il brosse ici le portrait d'une antimoderne qui prend le contre-pied de tous ses contemporains parisiens pressés d'arriver au plus vite à leur destination, par le chemin le plus droit. Cette chanson est la première apologie du moyen de transport le plus lent qui soit : la balançoire – toujours en mouvement, elle n'avance pourtant jamais !

#### Paresseuse

Certains matins elle révise son emploi du temps  
Imagine ce qu'elle doit faire et se dit... et puis non  
Elle paresse

Au ralenti elle glisse de la cafetière à la fenêtre  
5 Elle aimerait entendre un disque mais il faudrait le mettre  
Et rien ne presse

Mademoiselle paresse à Paris  
Elle traîne, elle pérégrine<sup>1</sup>  
Son altesse caresse aujourd'hui  
10 L'idée d'aller à la piscine

Elle descend dans la rue, il est 16 heures, elle marche lentement  
S'assoit sur un banc pour étudier le chemin le plus long  
Le transport le plus lent

Le métro pourquoi pas mais y a pas de grève en ce moment  
15 Quant au bus il est trop tôt pour être bloqué dans les bouchons  
Alors à quoi bon

Le transport qu'elle préfère c'est la balançoire  
On bouge d'avant en arrière en prenant du retard  
Elle rallonge par le square

20 C'est la fermeture quand elle arrive au guichet  
Elle s'en veut de rater de si peu, à quelques minutes près  
Un peu plus elle rentrait

Faut pas compter sur la chance, alors demain elle jure  
D'évaluer mieux les distances pour être bien sûr  
25 D'arriver en retard  
Sans rien devoir au hasard.

« Paresseuse », paroles et musique : Bruno Nicolini,  
arrangeur Fabrice Ravelle-Chapuis,  
© 2003 Universal Music Publishing, Sas/Ma boutique.

1. *Pérégrine* : néologisme ; le verbe est construit ironiquement sur « pérégrination » (« voyage en pays lointain »). Ici, la jeune femme de la chanson se déplace surtout dans sa chambre...